Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 8 (1985)

Artikel: Défendre le patois? Pourquoi?
Autor: Christe, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064236

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Défendre le patois ? Pourquoi ?

Introduction

Le patois, qu'est-ce donc? C'est le franc, l'authentique parler de chez nous. C'est l'expression naïve, et crue parfois, émanée de notre terre rauracienne. Car, ne vous y trompez pas: si le français est la langue officielle de nos régions, le patois, lui, est le parler naturel de nos populations. C'est le langage que parlaient depuis un temps immémorial nos paysans, nos artisans. C'est l'expression même de ce qu'ils ressentaient, de ce qu'ils pensaient. Croyez-moi, le patois est plus proche de notre mentalité que le français. Le français demande une certaine retenue sous peine de devenir grivois et grossier. Le patois, lui, peut tout se permettre: il prend plus de libertés, ses termes sont plus représentatifs de l'idée qu'ils évoquent. On peut s'autoriser à dire en patois des choses que jamais l'on n'oserait se permettre en français. Pensez simplement à l'expression typique de chez nous: «Conne m'à tiu!»

Vous voyez-vous faire le geste que vous évoquez par ces mots en utilisant les termes français? Vous passeriez bien vite, et avec raison d'ailleurs, pour un personnage «mâ èyeutchie» (bien mal élevé), tandis qu'en patois, l'expression passe, provoquant un sourire, un haussement d'épaule, tout au plus.

Dans nos jeunes années, le patois c'était quelque chose d'assez mystérieux, d'assez incompréhensible. C'était la langue employée par les adultes pour ne pas être compris des enfants. C'était aussi le langage des amoureux qui se disaient des choses... des choses que les gamins que nous étions ne devaient pas entendre... Leur tour viendrait bien assez tôt!...

Mais le patois, c'était encore la langue des charretiers qui houspillaient leurs chevaux, des paysans qui marchandaient une pièce de bétail à la foire, des ouvriers étrangers mêlés à ceux du pays et qui devaient trouver une langue de communication. Ceci fait que j'ai connu et connais encore bien des paysans d'origine suisse allemande qui parlent leur langue (le schwytzerdütsch) et le patois, mais difficilement le français. Je me souviens avoir entendu il y a quelques années un paysan suisse allemand habitant l'Ajoie me raconter une journée de protestation des agriculteurs à Berne: «Te vois çoli? me disait-il, nos ains fotu le camp tiaind nos ains vu ces peutes bétes de gendârmes que vlïnt nos tomlaie...» (Nous nous sommes sauvés quand nous avons vu que ces vilains gendarmes voulaient nous rosser.)

Et je puis vous assurer que très rarement ce paysan s'exprimait en français.

Je vous ai dit que le patois était la langue originelle de notre pays. Je le répète avec conviction. C'est pour nous le langage qui émane de notre âme jurassienne et s'il fallait prouver cette assertion, je dirais seulement ceci:

«Si le patois ne renfermait pas notre âme, croyez-vous que l'on se serait tant acharné à l'extirper et à le détruire depuis plus de cent ans? C'était une façon de nous assimiler, de nous fondre dans un moule commun. Car n'oubliez pas ces paroles citées par Alphonse Daudet dans sa nouvelle intitulée «La dernière classe», récit d'un petit Alsacien lors de l'entrée des Prussiens en Alsace en 1870, alors que l'on venait de décréter l'enseignement en allemand en Alsace et en Lorraine: «Celui qui garde sa langue, tient la clé de sa prison», disait le vieil instituteur à ses élèves au moment de les quitter.

«Il est triste de constater que notre idiome parlé durant des générations ne sera bientôt plus qu'un souvenir et qu'on n'en retrouvera plus les traces que dans les noms de famille et de lieux et dans quelques expressions» regrettait le grand patoisant que fut Jules Surdez dans la préface du Glossaire de Vatré.

Le renouveau

Et c'est pour cela qu'un certain nombre de gens de notre pays ont voulu redonner vie à notre vieux langage. Djoset Barotchet, Robert Messerli, Julien Marquis, Henri Borruat, Jean Christe, Julien Peter, Gaston Brahier, Henri Bron et puis d'autres encore se sont mis à la tâche. Ils ont créé des Amicales de patoisants. Celles-ci, au début, chantaient les vieux chants du pays. Lucien Lièvre a composé son recueil «Dans nos pénates», une merveille d'observations, de finesse et d'humour. La plupart de ces poèmes ont été mis en musique par Emile Sanglard. Puis on en est venu tout naturellement à composer et à jouer des pièces de théâtre. Ces authentiques Jurassiens ont apporté une puissante contribution au sauvetage de la langue de nos «vieilles gens».

Régulièrement, depuis plus de vingt ans, les membres des Amicales se retrouvent et élaborent des programmes de soirées théâtrales ou musicales. On y chante, on y joue, on y danse, on y parle patois... Depuis quelques années également un énorme travail est en cours sur le plan fédéral: l'élaboration du Glossaire des patois de la Suisse romande sous l'égide de l'Université de Neuchâtel, un centre où le Pr. Schulé de Crans s/Sierre et ses successeurs conduisent de vastes enquêtes dans toute la Suisse romande. Des questionnaires identiques sont adressés à tous les patoisants, demandant de retrouver la juste expression, la parfaite signification de tel ou tel vocable. Puis de vastes cartes récapitulatives sont établies qui permettent de se rendre compte des variations des mots selon les régions.

La résurrection du patois (si j'ose employer cette expression) s'est heurtée à une difficulté majeure. En effet, le patois n'est pas le même dans toutes nos régions jurassiennes. D'ailleurs notre patois est totalement différent des autres patois de Suisse romande. Chez nous, des différences existent entre Aidjolats, Vâdais, Taignons, gens de la Montagne de Diesse. Nous allons essayer d'en deviner la raison.

Origines du patois

Les Romains firent la conquête de la Gaule au premier siècle avant notre ère. Souvenez-vous de Bibracte (58 ans avant J.-C.). Ils établirent dans les principales villes des tribunaux, des écoles où l'on utilisait uniquement la langue latine. Bientôt la prédication chrétienne contribue elle aussi à la diffusion du latin dont l'Eglise fait sa langue liturgique. Les monastères devinrent autant de centres où tous ceux qui voulaient obtenir un jour des fonctions civiles ou écclésiastiques pouvaient apprendre le latin.

Tandis que les lettrés, laïcs ou clercs s'efforçaient de parler un latin pur et correct, le peuple, lui, essayait de reproduire les mots qu'il *entendait* mais ne *lisait* pas. C'est-à-dire qu'il y avait des subtilités de prononciation qui ne passaient pas dans le langage populaire ou qui s'y déformaient. C'est-à-dire que peu à peu se forma une autre langue, selon des lois inconscientes ou instinctives, une autre langue qui n'était plus le latin académique de Cicéron ou de César, mais qui n'était pas encore le français: ce fut la *langue romane.*

Cette dernière, qui fut parlée dans toute la Gaule et donna naissance (nous verrons comment un peu plus tard) au français, comprenait grosso modo deux langues parentes, il est vrai, mais autonomes. Je veux parler du français d'*oïl* (ou du nord) et du français d'*oc* (ou du sud) ces langues furent appelées ainsi du mot signifiant *oui* dans chacune d'elles.

La langue d'oïl se parlait donc dans la région septentrionale et la langue d'oc dans la région méridionale. Si l'on veut en faire une ligne de démarcation approximative mais assez proche de la vérité tout de même, disons

Document fourni par le «Glossaire des patois de la Suisse romande».

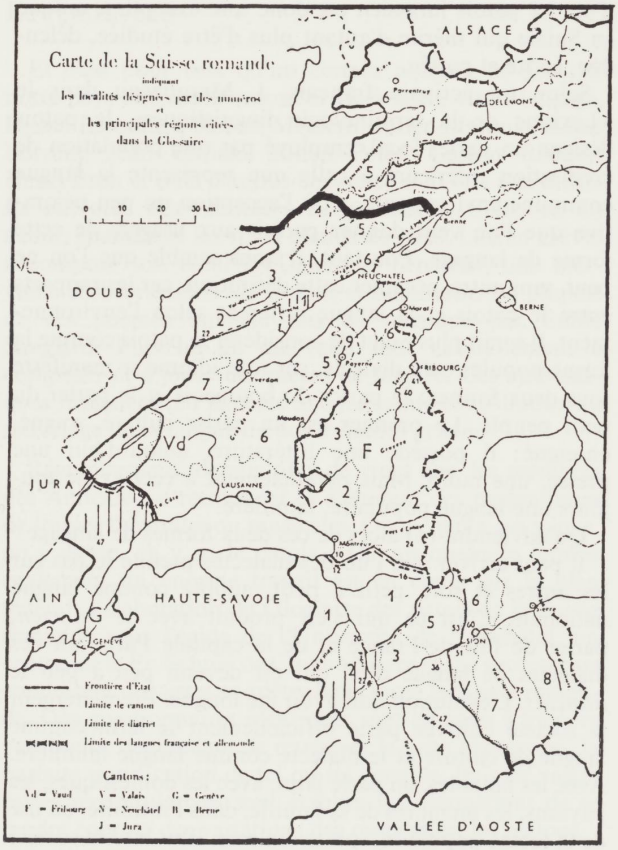
qu'une ligne qui irait de Grenoble à La Rochelle, en passant par Lyon, Clermont-Ferrand et Limoges serait la limite la plus vraisemblable entre les deux parlers. Ces deux grands dialectes se subdivisaient eux-mêmes en provençal, languedocien, dauphinois, auvergnat, limousin pour la langue d'oc et en picard, normand, poitevin et bourguignon pour la langre d'oïl. Le dialecte *francien* lui-même était parlé dans l'Ile-de-France (Paris et environs).

Notre région, le Jura, faisant partie de la zone septentrionale a donc conservé son parler d'oïl, à la différence des autres terres romandes qui, elles, ont parlé la langue d'oc. Le patois jurassien est donc une exception unique en Suisse qui mérite d'autant plus d'être étudiée, défendue, écrite et parlée.

Selon un écrivain français, J. Marouzeau dans le «Lexique de la terminologie linguistique», le patois désigne un parler local, employé par une population de civilisation inférieure à celle que représente la langue commune environnante, d'où l'acception un peu péjorative que l'on veut donner parfois aux usagers de cette forme de langage. Pourtant, il nous semble que l'on ne peut, sans autre, accepter cette définition, car les rapports entre le patois et la langue diffèrent selon l'environnement. Il serait plus exact de considérer le patois comme la forme populaire du dialecte, car tout idiome se manifeste sous deux formes: le parler du bourgeois et le parler du petit peuple. Le premier est un parler cultivé, soigné, enseigné: il possède une littérature, aujourd'hui une presse, une radio. Mais parallèlement à ceci existe toujours une langue populaire, familière.

Qu'adviendra-t-il alors de ces deux formes de langage?

Il peut arriver que l'un des dialectes prenne le pas sur les autres et soit, petit à petit, adopté comme langue nationale. C'est ce qui s'est produit avec le *francien*, parler de l'Ile-de-France et de la capitale Paris, un des dialectes de langue d'oïl qui est devenu peu à peu le *français*. L'évolution doit avoir été longue. Premièrement la société cultivée parle officiellement le latin comme langue de culture et le dialecte comme langue familière. Avec les notables, on parle latin, avec les domestiques, les paysans, les membres de sa famille, dans l'intimité, on use de la forme populaire, soit le dialecte. Plus tard la société évoluant, on cesse d'utiliser le dialecte qui peu à peu se transforme et constitue le patois. Une nouvelle langue est née, issue du latin primitif et du dialecte de la région. Sous la poussée de cette nouvelle langue et la pression de la langue devenue nationale, les formes populaires dispa-



Le large trait ——— indique la limite entre le patois du Jura septentrional – de la famille des parlers d'oïl – et celui du Jura méridional rattaché à la langue d'oc, comme ceux de la Suisse romande. (Document fourni par le «Glossaire des patois de la Suisse romande»)

raissent des actes publics et progressivement de la vie quotidienne. Mais en dépit de tout ceci, le patois demeure et survit pour un temps plus ou moins long.

Permettez-moi une petite digression au sujet de la disparition du patois de l'école. Durant le premier quart de siècle, on défendait aux enfants de parler patois à l'école. On pensait ainsi faire progresser le français... Un matin, à la récréation, deux enfants d'une petite école de village sont surpris par leur maître (excellent instituteur mais respectueux des ordres reçus) qui leur inflige une punition pour le lendemain: «En classe je ne parle pas patois». Durant l'après-midi toute la classe s'en va skier. Le maître veut montrer et démontrer la technique du saut (avec des douves de tonneaux s.v.p.!) Il s'élance et fait une chute terrible le laissant inanimé dans la neige. Les enfants accourent. Celui qui a été puni demande à son copain:

– E ne boudge pus? (Il ne bouge plus.)
– Dé nian. (Mon Dieu non.)
– A-t-é meuri? (Est-il mort?)
– I le tiude. (Je le crois.)
– Eh! bïn, taint meux, i n'aî pe fâte de faire mai punition! (Eh! bien, tant mieux, je n'ai pas à faire ma punition!)...

Mais trêve de plaisanterie et demandons-nous pourquoi il s'est créé des zones différentes de dialectes: français, franco-provençal et provençal. Selon le professeur Wartburg, cela serait dû aux invasions des Francs, des Burgondes et des Goths. Plus l'invasion progresse à l'intérieur du pays, plus la langue change. Aux confins, aux frontières, on retrouve des apports flamands, allemands. Ce phénomène se retrouvera plus tard dans nos patois jurassiens. En effet, les Ajoulots plus proches de la France et de la Bourgogne que les Vadais ont un patois plus doux, alors que les Vadais, plus proches de la Suisse

allemande ont un patois légèrement plus rauque. En Ajoie, un jardin est un *tcheutchil*, alors que chez les Vadais, c'est un *queurtil*...

Durant tout le Moyen Age, on peut dire qu'en France (j'y inclus notre région) il n'y a pas qu'un français, mais des français, chaque province parlant son propre dialecte. Mais le *francien* de l'Ile-de-France, devenue la région capitale du territoire, fait de gros progrès, utilisé qu'il est par la centralisation administrative ou politique et bientôt le parler de l'Ile-de-France, issu de langue d'oïl, devient la langue littéraire commune à tout le pays.

La pénétration du français est liée d'une part à l'éloignement de la capitale et d'autre part: c'est le parler des chefs. Le patois subsistera bien plus longtemps dans nos régions marginales que dans le centre de la France. On dit même, selon une enquête menée par la Convention, qu'à la fin du XVIII[e] siècle, douze millions de Français, soit la moitié de la population, est incapable de parler correctement la langue nationale, le français, et que trois millions seulement la parlent avec pureté.

C'est au cours du XIX[e] siècle que le français se répand grâce à l'école, au service militaire, au développement des échanges, à la presse.

Vers la fin du siècle, tout le monde parle français en dehors de quelques îlots retirés. Il n'en reste pas moins que jusqu'à la première guerre mondiale plus de la moitié de la population continue à comprendre le patois local et l'utilise largement. L'administration, l'école, toutefois traquent les patois. (Nous l'avons vu.) Leur aire d'emploi se désagrège de plus en plus et il faudra, chez nous, disons-le sans ambage, le renouveau de l'affaire jurassienne pour que se créent un peu partout des groupements, des sociétés ayant pour but de sauver ce qui *peut encore être sauvé* et de redonner vie à ce parler qui fut celui de nos ancêtres. Dans nos régions, on disait couramment: «Le français, ç'â lai langue des aiffaires, le patois, ç'â lai langue di tieue.» (Le français, c'est la langue des affaires, le patois, c'est la langue du cœur!) Français, langue des affaires, patois, langue du cœur! C'est ce que nous cherchons à faire revivre. Il y a tant de dissimulation dans les relations actuelles, on n'ose pas dire ouvertement ce que l'on pense, on tergiverse, alors que le patois va sans détour au but, en appelant franchement et carrément chaque chose par son nom. Comme le disait Vatré: «Ce qui pourrait paraître inconvenant en français passe inaperçu en patois. Malgré la crudité de quelques-unes de leurs expressions, nos villageois sont loin d'être de grossiers personnages!» C'est pourquoi, en dépit de ceux qui, puristes à la petite semaine, voudraient voir disparaître le patois, nous estimons au contraire que ce langage doit subsister, car on peut éduquer les gens aussi bien, sinon mieux en patois qu'en français, car on doit pour utiliser cette langue parler de choses qui ont, ou plutôt qui avaient une valeur de premier plan autrefois: morale, religion, respect des autres, respect de la parole donnée, reconnaissance, aide au prochain, patriotisme, civisme, toutes choses bien galvaudées de nos jours, même si l'on s'efforce de les inculquer... en français.

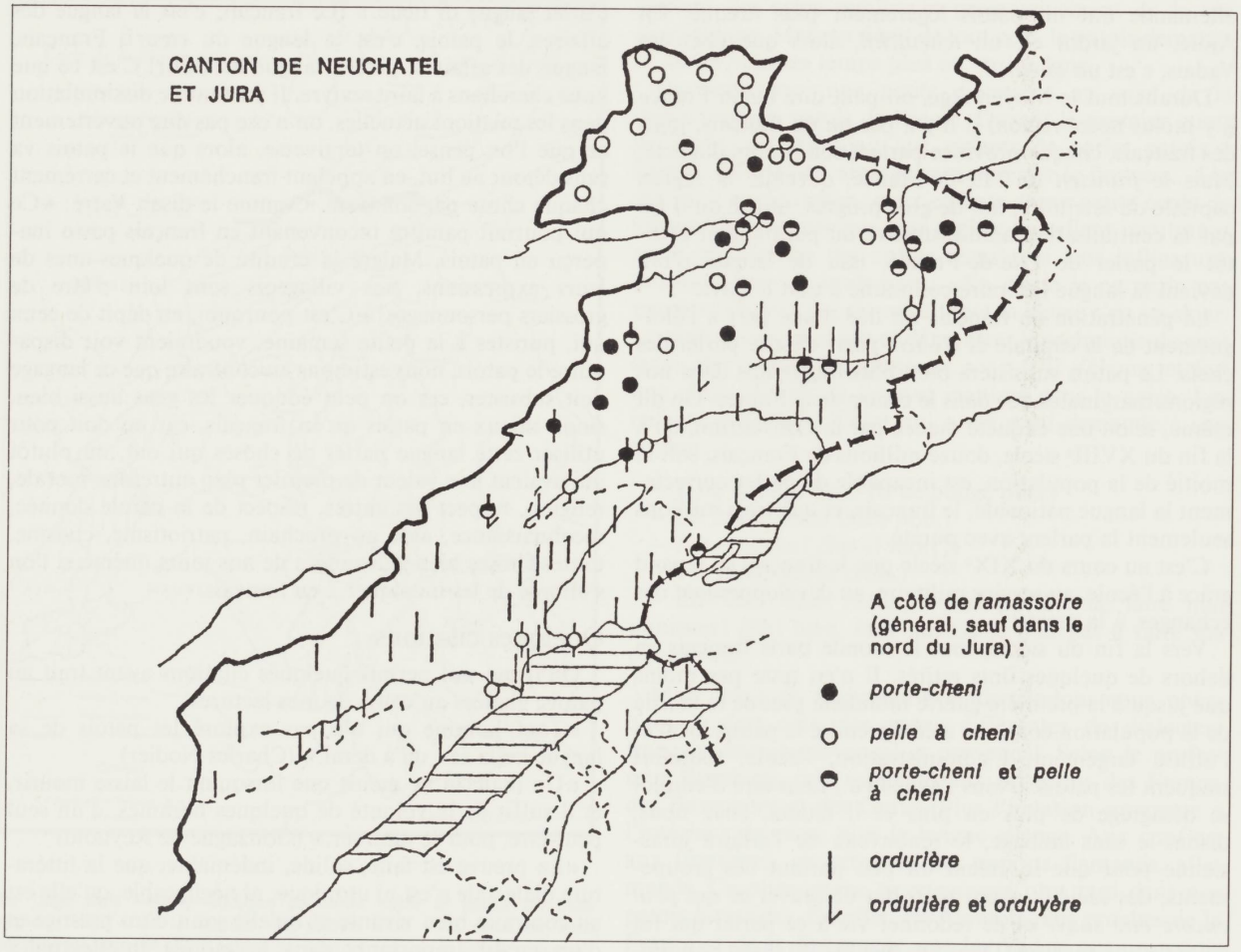
Quelques citations

Qu'il me soit permis quelques citations ayant trait au patois, glanées au cours de mes lectures:

«Tout homme qui n'a pas exploré les patois de sa langue ne la sait qu'à demi.» (Charles Nodier)

«Un dialecte ne meurt que lorsqu'on le laisse mourir, et il suffit de la volonté de quelques hommes, d'un seul peut-être, pour le ranimer.» (Gonzague de Reynold)

«La preuve est faite, solide, indéniable, que la littérature dialectale n'est ni utopique, ni négligeable, qu'elle est au contraire bien vivante et qu'elle jouit d'un prestige et d'un crédit importants dans le monde intellectuel.» (Armand Deltenre, écrivain wallon)



Carte extraite de «Documents de français régional actuel», par Ernest Schulé, dans «Revue neuchâteloise», nº 54, 1971.

«Pourquoi ne considérerais-je pas avec sympathie les littérateurs dialectaux? Les dialectes sont souvent plus savoureux que les langues trop minutieusement codifiées. On y trouve des mots évocateurs, des raccourcis étonnants, enfin et surtout l'expression de l'âme et tout l'esprit du petit peuple plus vrai et plus sage que les classes dites évoluées. Il est bon que des écrivains nous laissent un témoignage de ces langues patoises.» (Simenon)

Que reste-t-il du patois?

Ainsi donc, il nous reste maintenant à voir ce qui demeure du patois de nos ancêtres et surtout à essayer de trouver les moyens de maintenir l'amour de notre vieux langage.

A part la discussion avec des personnes âgées, où trouve-t-on encore des mots typiquement patois?

Il faut tout d'abord les rechercher dans les sobriquets que l'on donnait aux familles de nos régions, pour les différencier plus facilement les unes des autres.

En effet, à Bassecourt où j'ai passé ma jeunesse, les Christe, les Rebetez, les Voyame, les Monnin se comptaient à la pelle, et dans ces familles où il y avait une multitude de Joseph, Louis, Charles, Marie, Anna, etc., il fallait bien trouver un moyen de les reconnaître ou mieux de les *«déconnaître»* comme on dit en patois. On leur donna alors des surnoms, des sobriquets qui ont survécu à tous les changements politiques ou autres. Et si vous allez à Bassecourt, mon lieu d'origine, vous retrouverez les Batiche, les Klïns, les Borlies, les Ciaivies, les Botchies, les Djôselés, les Blantchies et de nombreux autres encore.

Ces noms étaient attribués, selon la malignité des gens, leur sens de l'humour. Pour celui-ci on trouvait un nom de métier, pour celui-là une malformation physique, pour un autre encore un défaut capital, etc., etc.

Permettez-moi d'illustrer cette façon de faire par un exemple sûr. Le surnom de mes beaux-parents à Bonfol, c'est les Chéyaies. Qu'est-ce que cela veut donc bien signifier? Or, il paraît qu'un des ancêtres de mon épouse allait travailler «en journée» pour autrui, et qu'on le payait assez chichement. Il arriva qu'un jour il s'en alla faire un travail pénible tout au long d'une journée harassante et le soir venu, le «chire» qui l'avait employé ne lui donna en tout et pour tout que *six liards*, la plus petite monnaie de l'époque valant un quart de sou...

Rendu mauvais par les agissements de son éphémère patron, le pauvre homme s'en alla au cabaret et montra à tous les habitués les maigres six liards reçus en se plaignant: «Qué véil rait que Môssieu Pierrat, è ne m'é bèyie que ché yaies. Te te rends compte, ché yaies, ché yaies en tot et po tot!» (Quel vieux rat que Monsieur Pierrat, il ne m'a donné que six liards. Tu te rends compte, six liards, six liards en tout et pour tout!) Et le surnom de *Chéyaies* lui est resté et aujourd'hui encore, à Bonfol, il est courant pour parler de ses descendants.

Une autre source précieuse d'anciennes appellations patoises se trouve dans les lieux-dits. Toutes nos communes les ont gardées, les ont parfois plus ou moins transformées, mais elles figurent encore et toujours au cadastre et il n'y a qu'à lire, pour s'en rendre compte, les avis et les publications de bâtisses dans la Feuille officielle ou les annonces de ventes de propriétés.

A Courrendlin, par exemple, on trouve des noms très intéressants. Nous avons deux lieux-dits: Essert à Peltie et Essert à Tiufet. Pour nos habitants suisses allemands, ces noms sont incompréhensibles et certains auraient voulu qu'on les modifie. Heureusement il n'en a rien été. L'Essert à Peltie, c'est tout simplement la forêt essartée en son temps par un tailleur (*peltie, en patois*) de la localité. L'Essert à Tiufet, c'est la forêt essartée par le tonnelier du lieu (*tiufet, en patois*). Et ce mot nous permet de justifier

une assertion précédente concernant l'apport étranger à notre patois. Rapprochez, voulez-vous, le mot *Tiufet* de l'allemand *Küfer* (tonnelier).

Partout on trouve des lieux-dits: *Le Bambois* ou *le Bainbôs*. Il s'agit de lieux appartenant au prince et qui étaient mis à ban pour le commun des mortels. Tout dernièrement j'ai eu une grande discussion avec un personnage important de ma commune, mais qui ne connaissait pas cette subtilité. Il voulait absolument que son quartier soit débaptisé, ce quartier que les autorités avaient désigné par *Devant Rombos*, qu'il prononçait d'ailleurs à l'allemande, en épelant toutes les lettres. Le pauvre ne savait pas qu'il s'agissait d'une désignation patoise donnée au petit bois qui surplombe le temple et qui, vu de loin ou de haut, a encore aujourd'hui la forme d'un bois (forêt) rond...

Il est de plus surprenant de remarquer que ces mots n'ont pas totalement disparu des régions où l'on ne parle plus patois, notamment des districts méridionaux. Et si vous allez à Bienne, vous y ferez une découverte des plus intéressantes. La plupart des noms de rues ou de chemins portent une désinence suisse allemande. Or, j'y ai rencontré il y a quelques années, dans le quartier du haut, un chemin baptisé le plus germaniquement du monde: *Tchnèyweg*.

Je pense que c'est un des derniers mots patois gardés sur le territoire de Bienne. En effet, il signifie tout bonnement: *Chemin des chenilles*. On aura pris ce nom pour un mot dialectal allemand et on l'aura laissé tel quel en lui ajoutant la terminaison: weg.

Vous remarquerez donc que nos mots patois ont la vie dure. Ils sont venus du plus profond des âges et ont donné naissance au français. Vous en voulez des preuves? C'est bien facile de les établir.

Tenez: le mot *tieutchil* ou *koertil* qui signifie *jardin*. N'entendez-vous pas le vieux français *courtil*? Il en est de même pour le trou: *ïn pertus*. N'est-ce pas le *pertuis* de nos ancêtres? Et que direz-vous des *dgerènnes*, (les poules) que l'on appelle *gérinnes* dans le Roman de Renart. Et je pourrais vous en citer des centaines et des centaines.

Ceci est le vrai patois, celui que parlent encore les vieux de nos régions, mais attention! Il faut se méfier des nouveaux mots qui ne sont souvent que du patois francisé. On prend un mot français, on le déforme quelque peu et l'on obtient avec l'adjonction d'une assonnance patoise un nouveau mot que l'on croit être patois.

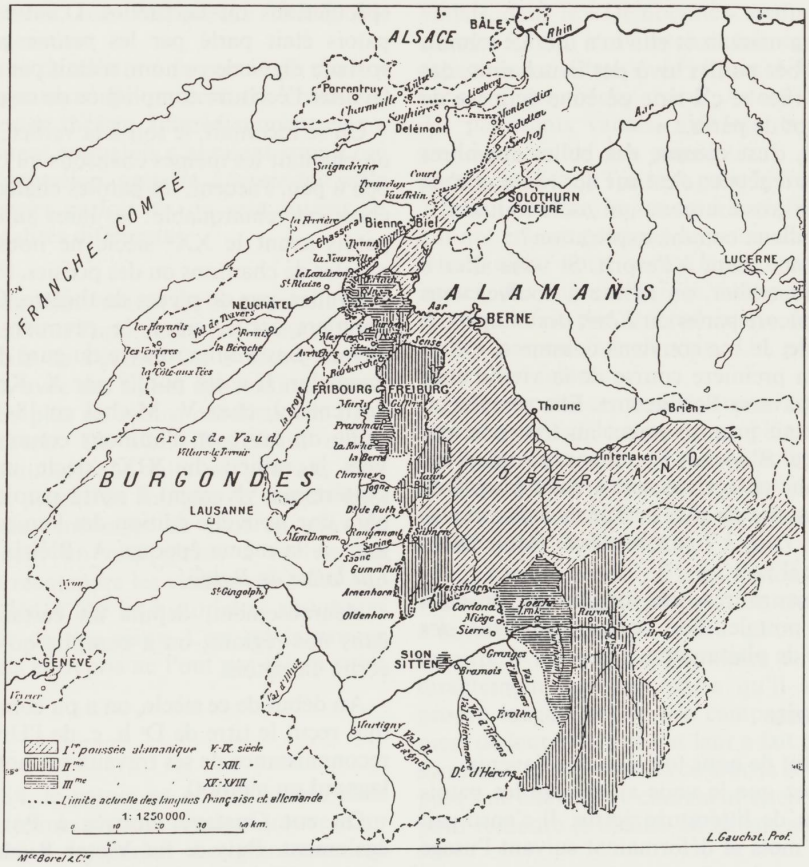
Ceci est dommage. Il me semble qu'il faudrait trouver une explication peut-être plus compliquée, mais plus indiquée pour les nouveautés. N'oublions pas qu'autrefois, il n'y avait pour ainsi dire pas d'industrie, pas d'électricité, pas de machines compliquées. Les termes du langage s'en allaient aux choses de la terre, de l'église, de la vie familiale. Ils ne peuvent dès lors pas se «marier» avec la langue industrielle actuelle sans qu'il y ait comme une espèce de divorce. Mais nos ancêtres sont des gens de ressources. Tenez: dès l'apparition de la radio, les vieux paysans ont appelé cet appareil: *lai boéte que djâse* (la boîte qui parle). Et tout naturellement lors de la découverte de la TV, l'appareil fut baptisé: *lai boéte que boudge* (la boîte qui bouge). Peut-être verrons-nous bientôt le computer devenir *lai boéte que compte...*

Tout dernièrement j'ai retrouvé un vieillard de Châtillon avec lequel j'ai eu un plaisir fou à converser en patois. Et au cours de notre conversation, il m'a parlé de l'apparition des chemins de fer. Et il m'a dit:

«Je me souviens des premiers temps où tout petit garçon nous allions aux champs du côté du stand. De là nous voyions la ligne de chemin de fer Delémont-Courtételle.»

LIMITES SUCCESSIVES DES LANGUES DANS LA SUISSE OCCIDENTALE

(Reconstruction hypothétique basée sur des faits d'histoire et de langue)



(Édition revisée de la carte parue dans le *Dictionnaire géographique de la Suisse*, t. V).

Carte extraite de la «Bibliographie linguistique de la Suisse romande», par Louis Gauchat et Jules Jeanjaquet, tome I, «Glossaire des patois de la Suisse romande», 1912.

Et à ma question de savoir comment on lui avait expliqué ce que c'était que le chemin de fer, il m'a répondu:

«J'ai demandé à ma maman et elle m'a dit: Le tchmïn de fée, ç'â cment des bés poilles aivô des tieuchaints, des fnétres; ç'â tchu des rües et ç'â tirie pè ènne échpèce de gros fornat que rôle tot de pèrlu...»

(Le chemin de fer, c'est comme des belles chambres avec des coussins, des fenêtres: c'est sur des roues et c'est tiré par une espèce de gros fourneau qui roule tout seul!)

N'est-ce pas merveilleux comme explication?

Un autre exemple me vient à l'esprit. Si vous allez à Berlincourt ou à Undervelier, on même à Soulce, vous entendrez sûrement encore parler du *Kèvèt des Souçais*. Il s'agit de l'auto-postale. Je me souviens comme si c'était l'autre semaine, de la première course de la vieille auto haute sur roues qui traversa Berlincourt. Elle remplaçait la diligence. Elle servait primitivement au transport des ouvriers à l'usine de Blanches-Fontaines au pied du Pichoux. Un vieux du village, voyant arriver à «pleine vitesse» cet engin insolite ne put s'empêcher de s'exclamer: *Mon Dûe, mon Dûe, k'è vait, k'è vait.* (Mon Dieu, comme il va, comme il va!)

Et le nom est demeuré très, très longtemps. On en a affublé l'automobile postale, d'où l'origine du *Kèvèt des Souçais*... Mais trève de plaisanterie.

La littérature patoise

Essayons maintenant de nous tourner vers l'avenir.

Vous vous souvenez que je vous ai dit que les patois n'avaient pas ou peu de littérature écrite. Il s'ensuivait qu'avec le temps les mots se déformaient suivant l'usage qu'on en faisait.

Notre littérature patoise n'est pas riche et il faut le déplorer. Ceci s'explique par le fait que les conditions modestes, pour ne pas dire précaires dans lesquelles a vécu notre peuple ne lui ont pas permis de se livrer à des spéculations intellectuelles. D'autre part, le fait que ce patois était parlé par les *petites gens*, sans formation scolaire digne de ce nom, n'était pas non plus de nature à faciliter l'écriture compliquée de ce parler.

On se racontait, le soir à la veillée, les mêmes histoires, on chantait les mêmes chansons qu'on avait entendues et peu à peu, l'accent, les paroles changeaient. Pourtant une chose est remarquable: les rares auteurs qui ont écrit en patois avant le XX^{e} siècle ne nous ont laissé que des paroles de chansons ou des poésies. Pas de romans, pas de nouvelles, pas de pièces de théâtre. On a retrouvé un des premiers écrits, sinon le premier de nos poèmes du terroir: *Les Panies*, œuvre du curé de Courroux, le chire Raspieler. Il a été publié par X. Kohler et F. Feusier à Porrentruy, chez V. Michel en 1849. Cette petite merveille de satire et d'humour connut un succès évident. Vers le milieu du XIX^{e} siècle un groupe de lettrés s'intéressait vivement à notre patois. J. Thurmann prépara une nouvelle édition des Panies qui ne vit jamais le jour. A la même époque, A. Biétrix écrivait à Lausanne *Lai lattre de Bonfô*.

Heureusement, depuis un certain nombre d'années, dans nos régions, on a compris qu'il fallait absolument écrire en patois.

Au début de ce siècle, on a pu compter sur Jules Surdez (qui reçut le titre de D^{r} h. c. de l'Université de Berne en reconnaissance de ses travaux sur notre parler franc-montagnard ou ajoulot).

On eut Gustave Amweg à Porrentruy, Fridelance également. Puis ce fut Victor Rieder à Delémont, tout comme Jules Courbat. Il y eut ensuite une période de temps mort. C'est à ce moment pourtant qu'apparut le Glossaire des patois d'Ajoie de Simon Vatré.

Et puis le flambeau fut repris par Joseph Badet (le Bairotchet) tout d'abord, puis par Henri Borruat, Julien Marquis, Robert Messerli, Jean Christe (Le Vadais) ensuite, et bien d'autres encore.

Tous se sont efforcés de mettre à la portée de chacun ces mots patois si évocateurs. Ils ont écrit des chansons, des poésies, des pièces de théâtre. Immédiatement cela a provoqué un engouement auquel ils n'auraient jamais osé songer. Chaque représentation, appelée *Lôvraie* fait salle comble et il faut donner parfois six ou sept soirées de spectacle dans des localités différentes.

Mais, il y a un mais...

Si parler le patois est relativement facile pour celui qui a une bonne oreille et veut l'apprendre par écoute, il est beaucoup plus difficile de l'écrire. On a essayé toutes sortes d'orthographes, avec des signes conventionnels de sémantique, mais tous plus ou moins cabalistiques pour le commun des mortels. On s'est finalement rendu compte qu'il fallait, autant que faire se pouvait, user d'une écriture simple, proche du français. Et depuis lors, nous avons la joie de rencontrer de plus en plus de personnes qui prennent un réel plaisir à revivre les instants d'autrefois, à réentendre les vieilles mélodies que l'on chantait à la veillée, à lire les historiettes amusantes qui émaillaient la vie de nos aïeux. Ceci est la preuve évidente que les efforts entrepris ne l'ont pas été en vain.

L'avenir

En cette année 1984, le patois est encore vivace dans bien des localités. Les jeunes s'y sont remis et trouvent un plaisir non dissimulé à le parler. Le gouvernement cantonal a inscrit dans la Constitution: «La défense du patrimoine et particulièrement du patois». Les patoisants jurassiens se sont regroupés il y a quelques mois en une Fédération jurassienne des patoisants, présidée avec dynamisme par M^me^ Jeanne Piegay de Delémont. Le Vadais, dans le «Démocrate» assure une tribune patoise chaque lundi, le Barotchet fait également don de ses capacités au «Pays». «Fréquence-Jura» porte le patois sur ses ondes chaque mardi. A tour de rôle s'y expriment des patoisants vadais, ajoulots, teignons pour le plus grand plaisir de nos populations. Ainsi on serait donc porté à se dire: «Tout est pour le mieux».

Il faut pourtant se rendre à la réalité. Quand les anciens, qui ont encore pratiqué le patois dans leur jeunesse, s'en seront allés, notre vieux langage ne revivra que si des jeunes, dès aujourd'hui, se mettent à l'apprendre. Alors, le travail fait par les patoisants de toutes nos régions n'aura pas été fait en vain. Un peu de l'âme du Jura demeurera intact.

Et terminons ce modeste travail (qui n'a pas la prétention d'avoir fait le tour du problème, cet aperçu qui n'a voulu que situer un problème actuel) par ce que disait l'hebdomadaire «Construire» après une représentation de «In sâcré médcïn» (adaptation patoise du «Médecin malgré lui», de Molière):

«... Alors qu'une affiche annonçant l'interprétation d'une œuvre classique par une troupe professionnelle n'aurait certainement attiré qu'un public restreint, le recours à un théâtre populaire en patois, qui touche directement les gens parce qu'il s'exprime dans leur propre langue, a tiré des campagnards volontiers casaniers de leur isolement et leur a fait passer une excellente soirée. Le patois a réussi ce jour-là ce que des intellectuels purs ont cherché et cherchent encore à faire vainement, pour remettre le théâtre en valeur.»

Jean Christe
Courrendlin